

Gilles Fumey
26 février 2006

Par-delà nature et culture [Philippe Descola]

Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.



Nous sommes en Amazonie, sur les rives du Kapawi dans les années 1970. Philippe Descola, alors jeune ethnologue formé par Lévi-Strauss, se pose la question de savoir comment il peut lire et rendre compte de ce qu'il voit dans ce petit peuple de six mille individus. Son livre tiré de sa thèse, *Les lances du crépuscule*, sur les Achuar, indiens Jivaros des confins de l'Equateur et du Pérou apporte des réponses. Mais son dernier ouvrage, *Par-delà nature et culture*, est une nouvelle étape dans cette quête de l'autre qui veut éviter de tomber dans le piège des représentations modernes (occidentales) de la nature, « chose du monde la moins bien partagée » que Descola ne voit finalement que comme un « universalisme particulier ». L'ethnologue, aujourd'hui professeur au Collège de France, affirme que **l'opposition nature/culture n'existe qu'en Occident**. Selon lui, la « nature » telle qu'elle a été construite est à l'origine d'une cosmologie, une organisation du monde qu'il qualifie de « naturaliste ». Et nous ne pouvons plus plaquer notre cosmologie sur le reste du monde. Alors que pour les Achuar et de nombreux peuples d'Amazonie, pour les Indiens d'Amérique du Nord, pour les Inuits et les peuples de Sibérie, les animaux et certains êtres inanimés possèdent un « esprit », des intentions, des sentiments, un langage, une morale et, finalement, une culture qui ne diffère pas fondamentalement de celle des humains. « On passe des alliances avec le monde animal, quelquefois matérialisées par un mariage qui se passe évidemment dans les rêves ou les transes hallucinogènes » écrit-il. Il faut revoir Kant et Rousseau et, surtout, **Heinrich Rickert**, philosophe allemand qui a théorisé cette opposition « nature et société » de manière convaincante permettant de penser l'organisation du monde et son avenir.

Patiemment, Descola démonte ce qu'il appelle « l'échafaudage » de l'opposition nature (plantes, animaux) et culture dans la pensée moderne européenne. Pour mieux souligner la différence de leurs propriétés dans les autres régions du monde (voir encadré, ci-dessous). Descola explique qu'une **ontologie** est un système de « distribution de propriétés » à tel ou tel existant objets, plantes, animaux, personnes). Une **cosmologie** est « le produit de cette distribution de propriétés ». Du coup, **tous les chercheurs sont amenés à se poser des questions sur leur manière de penser les objets sociaux** : y a-t-il de la société partout, comme on le pense ? Ne serait-ce pas un « collectif, dans lequel les animaux et les plantes ont une organisation sociale » ou un autre « collectif dans lequel plantes et animaux font partie d'une totalité qui inclut aussi des divinités et des esprits » se demande Descola (*Libération*) ?

L'ethnologue parvient alors à formaliser les relations entre les existants en tirant parti du contraste entre intériorité et physicalité qui lui paraît universel, « la distinction corps-esprit n'étant pas spécifique à l'Occident. [...] **L'intériorité est ce qui donne animation et conscience à la personne**, on la connaît par ses effets et on peut la déceler chez des existants non humains. **La physicalité, c'est la dimension matérielle, organique**, des existants humains et non humains : la forme extérieure, les fonctions biologiques... » (*Libération*).

Descola reprend alors la méthode structurale épurée du préjugé de la distinction sauvage / civilisé. Il renvoie dos à dos les visions que les ethnies qu'il étudie ont d'elles mêmes. Il refuse la présomption de sujets connaissant abstraits, dupes d'un ethnocentrisme qui n'accorde d'intériorité qu'aux humains. De là, il met en évidence un « **carré ontologique** » qui va couvrir tous les cas de variations et de continuités entre humains et non-humains, quatre manières d'identifier les « existants » et de les regrouper à partir de traits communs dont les échos sont perceptibles sur tous les continents :

- identité intérieure mais différence physique : c'est l'« **animisme** ». L'animisme prête aux non-humains l'intériorité des humains mais les en différencie par le corps. Chez les Jivaros Achuar, on peut avoir des relations sociales avec les non-humains : les femmes pouvant être les « mères » des légumes qu'elles cultivent, les hommes les « beaux-frères » des animaux qu'ils chassent. Descola rappelle que les Indiens d'Amérique, certaines tribus malaises, vietnamiennes ou des Pygmées sont aussi animistes.
- identité intérieure des êtres consacrée et symbolisée par une identité physique : c'est le « **totémisme** ». Le totémisme souligne la continuité matérielle et morale entre humains et non humains par des récits de fondation qui expliquent des distributions de propriétés. Tout ce qui appartient au même totem partage les mêmes traits physiques. Le nationalisme avec le lieu comme point d'origine est, selon Descola, une forme de totémisme, expliquant la complexité d'une situation quand deux peuples se réclament d'un même lieu.
- différence du principe intérieur, mais identité de participation au règne physique : c'est le « **naturalisme** ». Le naturalisme nous rattache aux non-humains par les continuités matérielles mais nous en sépare par l'aptitude corporelle. Il implique l'idée de la domestication.
- êtres se ressemblant, avec une carte d'identité spirituelle propre et physiquement distincts : c'est l'« **analogisme** ». L'analogisme tient de l'idée que le monde est un ensemble infini de singularités et, puisqu'on a du mal à penser ce monde, il faut trouver des correspondances par analogie. Selon Descola, c'est ce système qui gouverne d'énormes ensembles comme la Chine ou l'Inde, mais qu'on avait jadis chez les Aztèques ou en Europe jusqu'à la Renaissance avec les sociétés d'ordres et de castes.

Ces quatre sources du déchiffrement du monde offrent une portée universelle qui rejaille sur nos systèmes classificatoires. Descola emmène son lecteur chez les pasteurs mongols, les astrologues indiens, les amis des bêtes et... chez les passionnés des roses. Mais il nous montre aussi combien le système naturaliste de l'Occident n'est pas si « pur » que cela : intérêt pour l'astrologie (idée d'une action à distance et d'un lien entre un destin individuel et le mouvement d'un corps céleste), nationalismes, force des origines dans le processus identitaires (qui sont des formes totémiques), intentionnalités prêtées aux plantes ou aux animaux...

Le livre de Descola ne manquera pas d'interroger les géographes : il pose des questions de fond qui pourraient chambouler la manière dont nous expliquons notre rapport au monde. Son livre fourmille de traits saillants, telle l'étude de l'organisation territoriale d'un village comme

Chipaya (pp. 371-373) qu'il associe à d'autres exemples de territorialité (communautés aymaras et quechuas de Bolivie, d'Equateur ou du Pérou, mais aussi l'empire Inca du Tawantinsuyu). Emmanuel Lézy dans *Guyane-Guyanes, une géographie sauvage*, avait déjà amorcé ce virage d'une géographie qui aille au-delà des barrières posées par le naturalisme et le culturalisme.

Ce profond remaniement de l'anthropologie est entrain de subvertir toute la lecture courante et passablement factice du « grand livre du monde » de Montaigne.

Compte-rendu : Gilles Fumey

Extrait de *Libération*, 17 novembre 2005 (© *Libération*)

N. Levisalles : Vous donnez un exemple du passage de l'animisme à l'analogisme entre l'Amérique et la Mongolie.

Ph. Descola : J'essaie de comprendre les conditions, non pas historiques mais logiques, qui permettent le passage de l'un à l'autre, en prenant comme champ d'étude un arc géographique qui va du nord de l'Amérique à la Mongolie. Un indice, en même temps qu'un instrument, de cette transition, est la transformation dans le traitement des animaux. De part et d'autre du détroit de Behring, on trouve la même espèce. En Amérique, on l'appelle caribou, en Asie renne, mais c'est le même animal. Les Indiens d'Amérique chassent le caribou, ils ne le domestiquent pas, mais ils considèrent que le caribou est domestiqué par un esprit qu'ils appellent l'homme-caribou et qui garde les caribous enfermés dans une grande caverne, les relâchant à certaines périodes de l'année pour que les hommes puissent les chasser. Quand on passe le détroit de Behring, on trouve une première transformation. Là aussi, il y a des caribous (qu'on appelle rennes), qui sont sauvages et sont gardés par des esprits dans des cavernes etc. Mais il y a aussi quelques caribous domestiqués, ou plutôt apprivoisés. En descendant de la Sibérie septentrionale vers la Mongolie, on aboutit à un système où il y a encore des éléments d'animisme, certains animaux sont dits avoir une âme avec laquelle on peut négocier, mais où le système analogique est tout à fait présent, il y a un contrôle très fort sur les animaux, qui sont domestiqués.

Bibliographie de Philippe DESCOLA :

- *La Nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Fondation Singer-Polignac et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986, 450 p.
- *Les Idées de l'anthropologie* (avec G. Lenclud, C. Severi et A.C. Taylor), Paris, Armand Colin, 1988, 208 p.
- *Les Lances du crépuscule. Relations jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, collection 'Terre humaine', 1993, 506 p.
- *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF (avec M. Abélès, P. Bonte, J.-P. Digard, C. Duby, J.-C. Galey, M. Izard, J. Jamin et G. Lenclud), 1991, 756 p.
- *La Remontée de l'Amazone. Anthropologie et histoire des sociétés amazoniennes*, (avec A.C. Taylor), numéro spécial de L'Homme, 126-128, avril-décembre 1993, 600 p.
- *Nature and Society : Anthropological Perspectives* (avec G. Pálsson), Londres, Routledge, 1996, 310 p.

- *La Production du social. Autour de Maurice Godelier*. Actes du Colloque de Cerisy (avec J. Hamel et P. Lemonnier), Paris, Fayard, 1999, 515 p.

Enseignements de Philippe DESCOLA :

- Cours au Collège de France : www.college-de-france.fr/
- Chaire à l'EHESS : <http://www.ehess.fr/centres/las/ind...>

Sur le site des Cafés géographiques :

- [Géographie et voyage](#)
- [La nature a-t-elle encore une place dans les milieux géographiques ? \(sous la direction de Paul Arnould et Eric Glon\)](#)

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net